

Critique littéraire.

Extraits du livre “ *La Troisième Vague*” d’Alvin TOFLER; chapitre “L’impérialisme conquérant” : la plantation de margarine (sic).

...Dans les principales régions d’Afrique occidentale qui produisaient traditionnellement l’huile de palmiste, note Magnus Pyke ex-président du British Institute of Food Science and Technology, la terre était propriété collective. (1)

L’utilisation des palmiers était régie par des usages et des règles locales complexes. (2)

Dans certains cas, celui qui avait planté l’arbre en avait l’usufruit à vie. (3)

Dans certains villages, les femmes jouissaient de droits particuliers. (4)

Selon Pyke, les hommes d’affaires occidentaux qui organisèrent la production de l’huile de palmiste à grande échelle pour fabriquer de la margarine, aliment « de commodité » pour les citoyens industriels d’Europe et d’Amérique, détruisirent le cadre social fragile et complexe des Africains non industrialisés. (5)

On créa d’immenses plantations au Congo belge, au Niger, au Cameroun et en Côte-de-l’Or. (6)

L’Occident eut sa margarine et les Africains, employés dans ces plantations, devinrent des semi-esclaves. (7)



Magnus Pyke 1908-1992

Analysons ce que l’auteur affirme dans cette première partie, mais étonnons-nous d’abord que Tofler va chercher comme référence les propos de Magnus Pyke, scientifique excentrique et excité, présentateur d’une émission pseudo-scientifique pour tous publics à la Yorkshire TV britannique.

(1) La propriété collective, c’est-à-dire clanique, des terres est correcte, mais aucune huile *palmiste* n’a jamais été produite traditionnellement jadis dans ces régions par les autochtones, où certaines tribus produisent uniquement de l’huile de palme pour leur alimentation et pour les soins du corps. Les graines contenant les palmistes sont utilisées comme nourriture pour les voyages lointains, car elles se conservent fraîches très longtemps. Les palmiers *Elaeis* servent surtout à produire du vin de palme. Les peuplades ne possédaient pas de technologie permettant d’écraser les noix palmistes et d’en extraire l’huile. L’usage des tourteaux est donc également inconnu aussi bien comme aliments du bétail que comme amendements. Des prospections au Congo belge au début du 20^e siècle ont permis de constater que seulement 1% à peine des palmeraies subspontanées étaient exploitées.

(2) Rien à redire, l’affirmation est correcte. Ces règles varient de régions à régions, mais également de tribu à tribu ; ce sont ces variations qui les rendent complexes.

(3) Les autochtones ne plantaient pas les palmiers, ceux-ci poussaient naturellement en dessous des palmiers existants, d’autres provenaient de graines jetées ou perdues par les oiseaux. L’espérance de vie dans ces régions était d’environ 37 ans à la fin du 19^{ème} siècle ; l’expression « l’usufruit à vie » doit être lue dans cette limite là. Les règles d’héritage étaient complexes et variables de tribus à tribus. Après 20 années d’ailleurs, la récolte du palmier devient difficile et pénible. D’autre part, l’agriculture de ces régions était une agriculture itinérante et les villages se déplaçaient lorsque les sols étaient épuisés et les terrains de récolte trop lointains. Les palmiers étaient abandonnés et ont formé au fil du temps les palmeraies subspontanées appelées souvent, à tort, palmeraies naturelles

(4) Cette phrase passe partout n’apporte aucune information dans le contexte de l’article. Si récolte des palmiers il y a, ce fut toujours un travail d’homme.

(5) Le cadre social a été bouleversé dans le sens où on a créé un travail récurrent et mis des hommes aux champs dans une occupation traditionnelle des femmes (entretien, ramassage des fruits tombés et tout ce qui suit la récolte), alors que les tâches respectives dans ces sociétés, étaient strictement liées au sexe.

(6) Il n’y eut jamais de plantations de palmiers à huile au Niger ; il confond avec le Nigeria, d’autre part il existait dans ces pays des palmeraies subspontanées très importantes résultant du déplacement des villages. La plupart de ces palmeraies n’étaient pas exploitées et d’ailleurs peu exploitables à cause de leur rendement ridicule, raison de la création de plantations avec du matériel génétiquement amélioré.

(7) Les Africains employés dans ces plantations étaient totalement libres et n'avaient comme contraintes que celles acceptées librement dans le contrat de travail. L'organisation sociale et sanitaire imposée dans les plantations participait au développement du pays dans divers domaines (hôpital, centres sociaux, sports, écoles, cantines, logement, eau, épargne etc). Ces plantations n'étaient pas organisées dans un espace clos et la liberté de circulation était totale. Les villageois des alentours pouvaient y organiser des marchés. Elles étaient, du moins au Congo belge, des pôles de développement économique et culturel dans des régions où rien n'existait. (Ce qui n'est pas le cas des plantations américaines de la United Fruits en Amérique latine, qui étaient et sont toujours aujourd'hui entourées de barbelés).

Autre exemple : le caoutchouc. ... Le Consul de Grande- Bretagne à Rio de Janeiro, Roger Casement, signalait qu'à Putumayo la production de 4.000 tonnes de caoutchouc entre 1900 et 1911 avait coûté la vie à 30.000 Indiens. (8)

(8) Dans cet exemple les chiffres sont particulièrement intéressants ; il parle, sans le dire, probablement d'une production moyenne annuelle. La tâche normale journalière d'un récolteur de caoutchouc de liane est de 500 grammes par jour. Une production moyenne de 4.000 tonnes par an durant 11 ans a donc exigé 88.000.000 de journées de travail. Comme on travaille à l'époque 6 jours semaines (disons 300 jours/an) la récolte des 44.000 tonnes de caoutchouc a donc exigé pendant toute cette période une main d'œuvre totale de 293.333 ouvriers. Il est probable qu'il y eût des cruautés organisées par certains commerçants mais il ne semble pas difficile d'expliquer les chiffres cités par Casement qui représentent environ 10% du total des ouvriers employés. Ce chiffre comprend évidemment, pour une grande part, les morts naturelles et ce pourcentage correspond d'ailleurs à celui des pertes des expatriés au début de l'État Indépendant du Congo. Si Casement parle réellement d'une production totale de 4.000 tonnes en 11 ans, ce travail n'exige que 2424 ouvriers par an et la perte aurait été supérieure à la totalité des ouvriers au travail, ... en les changeant tous, tous les ans !

Il est aussi curieux que Tofler s'appuie sur des chiffres avancés par Casement qui n'a aucune notion des normes de main d'œuvre, ni du travail qu'une telle récolte représente. La récolte du caoutchouc (taping) n'a d'ailleurs rien de comparable, d'un point de vue pénibilité, avec la récolte du palmier à huile adulte.

Qu'on dénonce des pratiques coercitives violentes, soit, mais qu'on ne les justifie pas par des chiffres inventés ou farfelus.